

JOURNAL DE GUIGNOL

ADMINISTRATION

GUIGNOL. . . Rédacteur en chef.
GNAFRON . . . Caissier.
MADELON. . . Gordon bleu.

Les abonnements pour Lyon ne sont pas acceptés. — Départements, 4 francs par semestre.

NOTA IMPORTANT

Les lettres et envois quelconques seront très-rigoureusement refusés, s'ils ne sont accompagnés d'un timbre-poste collé à l'extérieur pour leur servir de passeport.

Drolatique, satirique, amphigourique

cascadeur, fouailleur et gouailleur; épatant, ébêtant et désopilant;
très-peu littéraire, mais par-dessus tout honnête canard

A LA PORTÉE DE TOUTES LES INTELLIGENCES ET OUVERT A TOUTES LES TRIQUES EMBLUMÉES

Paraissant quand bon lui semble, lorsqu'il le pourra et chaque fois que le besoin s'en fera sentir. Guignol se réserve d'aller de l'avant quand il aura assuré ses derrières.

DÉPÔTS : à Lyon, chez tous les Libraires

BUREAU pour la réception de la Correspondance et pour la distribution du Journal :
Aux FACTEURS-RÉUNIS, Passage des Terreaux.

RÉDACTION

COGNE-MOU . . . Rédacteur.
GLAQUE-POSSE . . . id.
JÉROME . . . id.

Pour être admis à faire des armes dans l'arène de Guignol, point n'est besoin d'être académicien, et l'orthographe n'est pas de rigueur.

Des idées, du neuf, des balançoires, des coups de bâton ou de bec, mais sans scandale, voilà le programme.

Les manuscrits non insérés seront voués à un feu d'artifice spirituel.

CINQUANTE-QUATRIÈME

AUX GONES DE LYON

Z'enfants, y sont tous de blagueurs, ces mamis que se coiffent la boussole avé de bugnes, y n'ont pas plus de parole que les négociants de Charabara. M'ont-y pas r'oté c'te Venez-y qu'était z'à moi, que je n'avais déjà manigancé des plans chenus pour vous n'en faire tâter de roties douces comme de mélasse; c'est dégoutant!

Ah! pis que n'y a ben d'autres embarlificotements et que je n'ai fait, à ce qu'y parait, un pied-failli de politesse qu'a fameusement petafiné ma figure. Rob-Roy m'en a écrit z'une, par rapport à ça, que me fiche une favette que m'éboye et me fait tomber z'en vache.

— « Mon cher rédacteur en chef, qu'y me dit, vous êtes d'une imprudence qui n'a pas d'excuse. Voici quinze jours que la bataillè de Sadowa a été livrée; les Prussiens poursuivent leurs succès et vous n'avez pas encore adressé au roi un seul mot de félicitation. Croyez bien que ce silence est fort remarqué à la Cour de Berlin où vous n'êtes déjà pas trop aimé grâce à vos allures indépen-

dantes et à votre origine populaire. Songez donc que lorsque la Prusse aura définitivement écrasé les Autrichiens, vous ne serez plus qu'une misérable marionnette à côté d'elle et des douze cent mille fusils à aiguille dont elle disposera alors. »

Ah! nom d'un rat! les gones, douze cent mille z'aiguilles que me picoteront la basanne, n'en faudrait-y de moulinets de picarlat pour s'en garer! Ça m'a bigrement fait faire de z'inflexions philosophiques, ce chatouillement en persécutive. J'ai tout de suite empogné mon rouet à bajasseries et je l'y ai embobiné, à c'te Majesté, une canette de gognandises que je l'y ai glissé en douceur dans le questin de la comprenette avé z'un air bouame que je semblais au mami de la Traille. Si y n'a pas gobé la boulette, le mami, faudra qu'y soye malin comme M'sieu Pine Desgranges quand y plaide. Velà le bocon que je l'y ai fait passer par le corngolon :

« M'sieu Sire,

« Faites excuse de me pardonner à cause que je vous ai pas aboulé mon baluchon de complimenter par rapport à votre chapotement de Sadowa ousque n'y a tant z'aveu de monde qu'ont z'éte assommés. C'est pas par malice ben sûr, mais pace que j'ai tant z'éte z'ablagé d'ouvrage c'te saison que j'avais pas seulement le temps de

deurmi(*); avé ça la soie est toute mauvaise c'tte année pace que les vers ont z'aveu le choléra; les fils cas-ent, ça fait de bourrons dans la menée, enfin les pauvres canuts ont z'un mal de chien. Mais aujourd'hui que j'ai rendu ma pièce au magasin, en attendant que j'en oye monté z'une autre, je me parcipite dans mon encritoire pour vous tailler une bavette de félicitance.

« Ah! Sire, que vous êtes donc grand maintenant que le guieu Mars vous a arrapé par le cotivet et fait débarouler sus la grand'route de la Victoire. Faut pas m'en vouloir de ce que je vous ai dit l'autre jour que fallait pas faire la guerre; je sis rien qu'un prolétaire, un pauvre maître taffetaquier des alentours du Gourguillon que connaît ren que son méquier à battant de clinquettes et qu'est en plein patoire pour ça qui est des affaires de la royauté. Je vois ben, arrimay, c'te fois que je n'avais de miel aux œils à présent que la bluisante lumière du chelu de vote gloire n'a fait z'escanner les brouilla-series du quinquet de mon interrigence. Je sais à c'te heure que les rois sont pas comme les autres mondes, qu'y sont tant pitoyables qu'y z'oseront pas déchicotter ren

(*). Ça c'est de blague, on n'a jamais tant chômé que c'te année; mais y n'en sais ren, ce M'sieu, et je pense ben l'y tirer c'te carotte. N'allez pas ren vendre la mèche, z'enfants.

FEUILLETON DU JOURNAL DE GUIGNOL

LES GONES DE LA VILLE

TRIOLETS

XXVI.

Charles WILLEMIN.

Willemin, ce faux Polonais,
A le plus beau des crânes chauves.
Quel front il porte sur son nez,
Willemin, ce faux Polonais!
Les articles qu'il a signés
Sont beaucoup lus dans les alcôves.
Willemin, ce faux Polonais,
A le plus beau des crânes chauves.

XXVII.

APPIAN

Depuis Seyssel jusqu'à Feysin
Le Rhône est sous sa dépendance.
Il peint des tableaux au fusain
Depuis Seyssel jusqu'à Feysin.
Tout le pays circonvoisin
Est, grâce à lui, célèbre en France;
Depuis Seyssel jusqu'à Feysin
Le Rhône est sous sa dépendance.

XXVIII.

CHERPIN

Sous le plus doux rayon des cieux
Il fait fleurir jasmin et rose,
Dont le parfum délicieux
Nait du plus doux rayon des cieux;
Et c'est du lac de Venissieux
Que vient l'eau dont il les arrose.
Sous le plus doux rayon des cieux
Il fait fleurir jasmin et rose.

XXIX.

CHERVIN

Aux sourds-muets rendant la voix,
Chervin croit être utilitaire.
Ça m'afflige quand je le vois
Aux sourds-muets rendant la voix;
Car il ferait bien mieux cent fois
D'apprendre aux autres à se taire.
Aux sourds-muets rendant la voix
Chervin croit être utilitaire.

XXX.

Jérôme COTON

« Je vous bénis, je vous maudis!
A la fin Dieu punit le traître.
Je suis père et chef de bandits,
Je vous bénis, je vous maudis!
J'ai des mémoires inédits
Que l'on éditera peut-être.
Je vous bénis, je vous maudis!
A la fin Dieu punit le traître!!! »

PIQUE-DISE.

qu'un de leurs insemblables sans que M'sieu le Procureur en chef leur z'y prêche la guillotine, y n'ont de patentes pour écramailler le monde, eusses, et y faut ben qu'y gagnent leur argent.

« Vous, Sire, vous n'allez devenir le plus grand des pots-en-tas de toutes les Uropes. Vous z'êtes pas comme ces matrus benoits de rois-pèterets qu'ont toujours peur de faire de tapage et que restent tout couanne sus leurs cabelots; vous n'avez ben pensé que pisque vous n'aviez de Prussiens c'était pour faire de bruit et vous les avez fait peter un peu bien. Y en a-t'y z'aeu de cabossés, de déchicottés, d'éreintés, de crevognés, de des-sempillés, de charcutés, de dépillandrés, d'écrabouillés, depis trois semaines que vous faites vos farettes; c'est pas par grosse mais par milliers qu'y se comptent les gones que vous avez fait applatir et envoyés pioncer le quart-d'heure éternel. Qué écrabouillements de boyes, qué démolition de margoulettes, qué gigaudements de bras, qué fia-geolements de guibolles que ces batailles; ça n'a bien dû vous faire rire, t'y pas vrai? Ça qu'est bien canant aussi, c'est c'te invention de z'aiguilles à découdre le monde: au moins maintenant n'y aura pas que les crânes que gagneront, mais ça sera les poltrons que seront les maitres; ah! vous avez de rebrique et vous avez ben su vous mettre quatre contre un et dépondre de loin les Autrechens, les Tyroyens et les Z'ongrois qu'auraient petafiné vos sordats si y avient pu les agrasser de près et leur ficher la pogne sus le museau.

« Vrai, j'avais en plein bêtisé quand je vous faisais de remontrances à vous et à vote M'sieu Bisquemal, qu'est ben lui aussi un fameux z'éro. Vous avez ben su tirer un plan pour faire escanner vote réputation et faire aller, en vote honneur, le batillon de cte grande poutrône de Renommée que fait autant de z'arias pour les Mandrins que pour les Césars. Tant plus de gones qu'étaient éreintés, tant plus de monde que parliant de vous, les p'pas, les m'mans, les oncles, les tatans, les cousins, les cousines, les fenottes de ceusses que n'en avaient, les bonnes amies, tout ça faisait de z'in-câmos et quinchait en vote honneur; et pis tous ceusses que resteront estropiés, c'est z'encore pour vous; tant que n'y aura une jambe de bois dès delà, on se rappellera vos victoires; et pis encore après, quand les paysans décapilleront dans leurs vignes de pauvres carcasses toutes blanches et déchicottées des vers, y diront: Ça? c'est du temps que le roi Guillaume faisait ses farces avec M'sieu Bisquemal.

« Et maintenant, M'sieu Sire, vous n'avez plus qu'à vous cogner sus vote royale coloquinte cte perruque de feuilles de laurier que le Guieu des combats n'a tramé pour vous; ça vous garantira des courants d'air, y sont ben mauvais dans cte saison.

Là-dessus, Sire, je n'ai l'honneur de me benouiller à vos pieds dans la bassine du respect et de l'ébarliaudement avé quoi je suis comme toujours,

« GUIGNOL.

« Cetoien français. »

LA CONTAGION

Quelle que soit l'attention qu'on puisse prêter aux épisodes additionnels de l'œuvre de M. Emile Augier, il est impossible de ne pas s'apercevoir que le héros de la pièce est le baron d'Estrigaud, le premier rôle de femme celui de Navarette, et que la situation principale est celle du gentilhomme assez dégradé pour rêver un instant une alliance avec la courtisane.

Eh bien, comme nous l'avons dit la semaine dernière, cette situation se trouve tout au long dans les *Talons*

noirs de M. Jaime fils, parue en 1860 à la Librairie Nouvelle, Bourdilliat, éditeur, 15, Boulevard des Italiens, Paris.

Comme nous le disions également, la scène X du troisième acte, où d'Estrigaud, séduit par les économies que lui découvre Navarette, consent à l'épouser, se trouve dans les *Talons noirs*, chapitre XI, portant pour titre « Deux Pigeons s'aimaient d'amour tendre. »

Il y a plus, la grande scène de la fin où Navarette refuse la main de d'Estrigaud, se trouve à la fin du même chapitre; seulement, dans le volume, le rôle de la courtisane n'est qu'une comédie, car si la Farnèse refuse la main de Sterlet, c'est parce qu'elle est sûre qu'un jour il viendra la lui demander.

Quelques indiscrets prétendent même que les rôles semblables de Sterlet et de d'Estrigaud ne sont pas purement imaginaires, que la lorette avait un vrai nom qui n'était ni celui de Navarette ni celui de Farnèse, et que le romancier avait été plus loin que l'auteur dramatique dans la mise au jour de la vérité.

M. Jaime fils avait l'intention de transporter son roman au théâtre, et il s'adressa pour cela à un homme de lettres que nous ne pouvons nommer ici.

L'homme de lettres trouva l'idée bonne, accepta la proposition du romancier et écrivit — en vers — deux actes d'une comédie de mœurs sur le sujet qui lui avait été fourni.

Une fois ces deux actes faits, ils furent présentés à M. de la Rounat, directeur de l'Odéon. M. de la Rounat, tout en trouvant que l'idée était bonne, répondit à l'homme de lettres qu'il ne pouvait accepter la pièce.

Nous connaissons les raisons qu'il donna, et si nous ne les publions pas, c'est que c'est complètement inutile au récit. — Devant ces raisons, le poète cessa de s'occuper de la pièce tirée des *Talons noirs*, et l'affaire en resta là.

On doit juger de son étonnement, lorsqu'il vit dans la *Contagion* les mêmes types que les siens, les mêmes scènes, auxquelles se joignaient divers épisodes additionnels.

On comprend que M. Emile Augier est trop au-dessus de l'accusation de plagiat pour que nous voulions l'en soupçonner un instant. Nous signalons cependant ce fait curieux à ceux qui plus tard feront une appréciation critique de son œuvre en général et de la *Contagion* en particulier.

Ajoutons que nous n'aurions jamais soulevé cette question, essentiellement parisienne, dans le *Journal de Guignol*, si l'auteur des deux actes tirés des *Talons noirs* n'était un poète lyonnais.

FRÈRE JACQUES.

LES PRIX DE VERTU.

Il y a déjà un certain nombre d'années qu'un vieillard, désireux de se faire une réclame, créa les prix de vertu et chargea une administration quelconque de les distribuer.

Il ne se doutait guère, le pauvre vieux, du gachis dans lequel il allait plonger ses contemporains et surtout les générations suivantes.

Il est établi, et personne, je crois, ne le conteste, que le siècle est peu porté pour la morale, que les actions des chemins de fer rapportent plus que les actions de vertu, et enfin que le tarif des consciences a sensiblement baissé.

Comme il fallait cependant ne pas proclamer bien haut ces vérités pour laisser encore le peuple dans l'ignorance du mal; on résolut de créer l'administration de la vertu qu'il faut bien se garder de confondre avec les vertus de l'administration.

Aussi chaque année, depuis que ce bon vieux M. de Monthyon a eu son idée, nous assistons à un spectacle curieux.

Dans toute la France, les préfets se mettent en chasse, il s'agit de découvrir le prix de vertu: vite, vidons ces cartons, dépouillons ces dossiers, appelons le ban et l'arrière-ban des fonctionnaires, con-

sultons la police, les gendarmes, la magistrature et le bureau des mœurs, il nous faut un acte de vertu.

Et tous ces hommes s'agitent pour découvrir quelque acte à couronner, après qu'il aura passé par la filière hiérarchique du garde-champêtre au maire, du maire au sous-préfet, du sous-préfet à la préfecture, de la préfecture au préfet, du préfet au ministère où ce malheureux acte de vertu va se cacher dans quelque grand carton.

En vérité, je crois que les prix de vertu ont amélioré l'humanité comme les courses ont amélioré les chevaux de fiacre.

Grâce à ces procédés, le devoir accompli est devenu chose méritoire et on se vante d'avoir rendu à leur propriétaire les objets qu'il a perdus.

J'espère bien qu'un jour viendra où le prix Monthyon sera décerné à un homme qui viendra dire au commissaire de son quartier:

— Monsieur le commissaire, hier soir, mon voisin, le banquier, ayant laissé sa porte ouverte, je viens vous déclarer que je ne suis pas entré chez lui pour essayer de le voler.

Et le commissaire de faire là-dessus un joli petit rapport; et je vous jure que cet homme aura beaucoup plus de chance que vous ou moi d'obtenir un prix de vertu.

— Il faut être idiot pour se figurer que la charité, la morale, le courage peuvent avoir pour mobile l'honneur de recevoir cinquante louis des mains de quelque académicien pour qui cette cérémonie n'est qu'un prétexte à discours et à jetons de présence.

Et, du reste, il doit en être de la vertu comme d'autre chose, du moment que l'administration veut diriger, tout est perdu, et il y a longtemps que Paul-Louis Courier l'a dit.

JÉRÔME.

N'avez-vous rien à vendre par là-haut?

Quel habitant de Lyon n'a mille fois entendu ce cri typique et local, tour à tour hurlé, nazillé, vociféré, glappi ou psalmodié par ces innombrables juifs-errants de la guenille et du bric-à-brac qui, un sac sur l'épaule et une loque à la main, sillonnent du matin au soir les rues de notre cité:

« N'avez-vous rien à vendre par là-haut? »

Or, ce cri, chers lecteurs, poussé par une voix de stentor, venait pour la dixième fois au moins de retentir l'autre matin, dans la cour de l'immeuble qui a l'insigne honneur d'abriter (au rez-de-chaussée, sur le derrière) mes dieux lares et mon tire-bottes, et j'y avais à peine pris garde, lorsque je crus entendre que le négociant en haillons, après avoir proféré son appel aux clients, se livrait à mi-voix à de prolixes *à parte*. — Curieux de savoir si mon homme n'était point par hasard un disciple inconnu de Thomas Vireloque ou du fameux chiffonnier-philosophe Liard, je tendis l'oreille et, grâce à cette espèce d'anneau de Gyges que l'on nomme un vasistas, voici ce que j'entendis sans être vu:

(A pleins poumons:) — « N'avez-vous rien à vendre par là-haut? »

(Mezzo voce:) — Pas une fenêtre qui s'ouvre, — pas une voix qui m'appelle. Ils ne m'entendent donc pas? — ou plus tôt, si ils ne m'entendent que trop; mais ils ont vendu toutes leurs marchandises — pas à moi, par exemple; je ne pourrais pas y mettre le prix; comme dit la déesse du bœuf gras: *Je n'en achète pas de comme ça, ce serait trop cher.* — Ainsi, M. Vautour-Vernouillet, le gros ventru du premier, ce n'est pas pour des sous, mais pour des billets de mille qu'il a vendu sa conscience; en voilà un qui peut se vanter de savoir jongler avec les articles du code sans se blesser, et quand le tour est fait, avec quel aplomb il vous dit: Regardez, Mesdames et Messieurs, rien dans les mains — tout dans les poches. — Rira bien qui rira le dernier, papa Vautour.

(A plein gosier:) — « N'avez-vous rien à vendre par là-haut? »

(Mezzo voce:) — Au second loge le baron d'Estrigaud; dire qu'il y a deux ans c'était un noble gueux, ruiné par les femmes et ayant employé son dernier écu à acheter un flacou de Rob! Avide de redorer son blason, il mit

l'an passé son nom et ses titres à l'encan ; un M. Cuis-tros, tanneur enrichi, s'en rendit acquéreur au prix de 300,000 fr. pour le compte de sa fille, un ange qui sor-tait du couvent et que la vanité de son père livra à cet égout ruolzé qui s'appelle d'Estrigaud ; pauvre femme, va ! la concierge m'a dit qu'elle avait toujours les yeux rouges et gonflés. — Bast !

« N'avez-vous rien à vendre par là-haut ? »

Au troisième, c'est M. Giboyer ; une canaille de let-tres qui a vendu sa plume non-seulement à tous les gouvernements qui se sont succédé en France depuis quarante ans, mais aussi à quiconque a voulu et veut encore y mettre le prix ; il a une girouette au bout de son porte-plume. Mais ce n'est pas tout : j'ignore s'il est vrai que quand Judas vendit son maître, le coq chanta ; ce que je sais bien, par exemple, c'est que ce vendu de Giboyer fait chanter les cocottes ; payez, payez, Mes-dames, si vous ne voulez que sa plume crache à votre adresse éreintements et indiscretions.

« N'avez-vous rien à vendre par là-haut ? »

Au quatrième, c'est cette vieille mégère de mère Fri-part ; celle-là a tout simplement vendu sa fille, — un en-fant de quinze ans !

Ne valait-il pas mieux lui poser sur la face
Un masque de chaux vive avec un gant de fer,
Que d'en faire un ruisseau limpide à la surface,
Réfléchissant les fleurs et l'étoile qui passe,
Et d'en salir le fond des poisons de l'enfer ?

Pauvreté ! pauvreté ! c'est toi la courtisane,
C'est toi qui, chuchotant dans le souffle du vent,
Au milieu des sanglots d'une insomnie amère,
Es venue un beau soir murmurer à sa mère :
Ta fille est jeune et vierge et tout cela se vend !

Et bien, non ! ils sont jolis, c'est vrai, ces vers de M. Alfred de Musset, mais le poète a beau dire, c'est le proverbe qui a raison : — Pauvreté n'est pas vice. — En revanche, la mère qui vend sa fille est bigrement vicieuse et tout-à-fait impardonnable ; allons, bon ! voilà que ça m'empoigne, sauvons-nous vite. — C'est égal, je crois que ma voix doit produire à tous ces gens-là l'effet de la trompette du jugement dernier.

Et deux minutes après arrivaient à mon oreille, comme un vague son, ces mots criés à tue-tête par notre homme dans la rue :

« N'avez-vous rien à vendre par là-haut ? »

LA VERGETTE.

Avis-Guignol.

Le commis de fabrique auquel ses patrons accordent une prime pour les rabais qu'il fait aux ouvriers, est prié de ne pas chercher à corrompre avec ce même argent les filles de ces mêmes ouvriers.

Le suisse d'une de nos paroisses qui oublie son sabre, ses épaulettes et sa mission pour faire une cour acharnée — c'est le mot — à une de ses voisines, est rappelé à des sentiments plus en rapport avec ses fonctions.

La personne à qui appartient une lettre sur papier rose, commençant ainsi :

Mon gros benet d'Arthur adoré,
est prévenue que cet autographe est à sa disposition dans nos bureaux où il a été déposé.

UN PEU DE TOUT

On trouverait difficilement dans la boutique d'une marchande à la toilette, une robe de soie qui ait autant servi que la plaisanterie, qui consiste à montrer un provincial demandant à visiter l'intérieur de l'obélisque, ou à voir moucher Henri IV sur le Pont-Neuf, par un employé de la voirie.

Depuis une époque aussi reculée que celle du passage du Rubicon, dont l'histoire est livrée depuis quelques mois à l'admiration des fonctionnaires, les parisiens se gaudissent et font gorges chaudes de la naïveté des provinciaux doués d'une intelligence assez bornée, pour ne pas comprendre qu'une statue en bronze est à l'abri des rhumes de cerveau.

Aussi, lorsqu'un parisien est amené dans nos villes par une compagnie de chemins de fer quelconque, sa première pensée en mettant le pied sur le pavé, est-elle de se dire : — Me voici au milieu d'une population de crétiens.

Cette opinion quelque désagréable qu'elle paraisse au premier abord, trouverait peut-être grâce devant notre amour-propre, s'il était clairement prouvé que nos compatriotes de la capitale, ont inventé le fusil à aiguille, et que leur intellect est au nôtre ce que le garde des sceaux est à un recors.

Malheureusement cette thèse ne saurait se soutenir une demi-minute, pour peu qu'on réfléchisse que Paris, est sans contredit le pays du monde où les boniments ridicules et les réclames idiotes ont le plus de chances de réussite.

Quelqu'un qui le sait bien, c'est M. Millaud, à qui on ne saurait reprocher dans tous les cas, de ne pas faire régner une aimable gaieté parmi les lecteurs de ses nombreux journaux.

En attendant que ce réjouissant entrepreneur de journalisme convertisse en sinécure, le poste de procureur impérial, grâce aux trente centimètres carrés de gravures terrifiantes qui doivent répandre l'horreur du crime et l'amour de la vertu dans l'âme de tous les gredins, — chaque jour le *Nouvel Illustré*, réussit à charmer notre attente et à exciter notre admiration. Pour mon compte, je ne tarirais pas d'éloges sur l'habileté avec laquelle le directeur de ce journal sait approprier aux événements actuels un tas d'anciennes gravures, qui doivent être fort étonnées de servir à cet usage.

On comprend sans peine que le directeur en question, M. de Montaut je crois, transporte en Bohême la guerre de Danemark ; car il peut se dire avec une certaine raison que les soldats sont toujours les mêmes ou à peu près et que rien ne ressemble aux plaines et aux collines du Sleswig-Holstein, comme les plaines et les collines de la Bohême et de la Moravie.

Mais où l'imagination de M. de Montaut atteint des proportions épiques, c'est lorsqu'il nous représente quatre ou cinq braves gens disant leur *bénédictité* devant une table fumante, avec cette rubrique de circonstance :

Famille autrichienne priant pour les volontaires ab-sents.

Pourquoi s'arrêter dans cette voie ?

Moi j'irais jusqu'au bout, et je reproduirais carrément des noces de Cana, en inscrivant au-dessous le tableau : *Grand banquet donné à Berlin en l'honneur de la vic-toire de Sadowa.*

Ce nom de Sadowa m'amène par une pente douce à parler du prince royal de Prusse, dont un rédacteur du *Soleil*, M. Pettruccio Balbi, esquissait dernièrement la physionomie.

A en croire notre confrère, le prince royal, qui jouit d'un sang-froid admirable, aurait répondu à un aide de camp arrivant bride abattue, lui annoncer que les Autri-chiens tournaient l'aile gauche des Prussiens :

— Les Autrichiens tournent notre aile gauche, — ah ! très-bien ! — Laissez-moi allumer mon meilleur cigare.

Sans être grand guerrier, il me semble que cette tac-tique est répréhensible en ce sens que, pendant que le prince choisissait son meilleur cigare, les Autrichiens ont eu le temps d'exterminer cinq ou six cents Prussiens et pendant qu'il battait le briquet, pour allumer cet ex-ccellent cigare, — d'en écharper un nombre à peu près double.

C'est un tort de pousser aussi loin l'amour des londrés.

Je ne tiens pas à pénétrer dans la vie privée de l'héri-tier du roi de Prusse, mais il me semble que cette ma-nière de raisonner assez éloignée de celle de Descartes, doit amener dans son ménage de singuliers quiproquo.

Ainsi, qu'il arrive à la princesse royale, de dire à son époux :

— Frédéric Guillaume, mon ami, votre habit est dé-chiré.

Le prince pour être fidèle à ses principes doit répondre inévitablement :

— Mon habit est déchiré, ah ! très-bien ! — qu'on m'apporte un autre pantalon.

WILHELM GREL.

Société académique d'architecture

DE LYON

(SOUS LE VOCABLE DU GRAND SAINT PHILIBERT DE L'ORME).

(Extrait de la séance du premier jeudi de décembre 1865)

M. SAVOYE, président. — Messieurs, la séance est ou-verte ; Monsieur le rapporteur du jury a la parole.

Monsieur Clair TISSEUR, rapporteur. — Ayant examiné les concours qui nous ont été envoyés cette année, je propose de ne pas décerner de récompense.

Presque toute l'assemblée nonchalamment. — Bien ! bien !

M. BARQUI bas à M. Georges. — Est-il assez orgueilleux, ce Tisseur ; il trouve que ce n'est pas assez bien pour un sujet qu'il a proposé.

M. GINEZ. — Messieurs, je vous ferai observer que l'on ne nous présente habituellement que trois ou quatre concours ; si nous ne donnons pas de récompense, nous n'en aurons plus aucun.

M. BARQUI. — Avec cela qu'elle est encourageante votre récompense ; pour quatre mois de travail nous donnons une médaille qui n'a que sa valeur intrinsèque.

M. GEORGES. — Malgré ma qualité de secrétaire mi-perpétuel de notre illustre société et de membre de la société littéraire de Lyon, je n'abuserai pas de la pa-role.

A mon dernier voyage en Italie que je fis comme vous le savez l'année dernière...

UN MEMBRE. — C'est la douzième fois que vous nous le dites.

M. LE PRÉSIDENT. — Ces interruptions sont inconve-nantes.

M. GEORGES. — Je visitai la cathédrale de Milan.

M. LE PRÉSIDENT à M. Georges. — Notre temps est trop précieux pour le dépenser ainsi. D'ailleurs, je ne vois pas le rapport qui peut exister entre la cathédrale de Milan et l'examen du concours.

VOIX NOMBREUSES. — AUX VOIX ! AUX VOIX !

M. CASIMIR ECHERNIER. — Mais il n'y a que la commis-sion qui a vu les concours.

VOIX NOMBREUSES. — AUX VOIX ! AUX VOIX !

M. ECHERNIER. — Je proteste.

VOIX NOMBREUSES. — AUX VOIX ! AUX VOIX !

(L'amendement de M. Tisseur est accepté par un vote de 22 voix contre 4.)

M. LE PRÉSIDENT. — La parole est à M. Barqui.

M. BARQUI. — La ville de Lyon ne possède pas d'École d'architecture.

MM. CHENAVERD et LOUVIER. — Et St-Pierre ? donc.

UNE VOIX. — Quelle balançoire.

M. BARQUI. — Aussi nous recevons dans nos bureaux des ânes de jeunes gens.

UN MEMBRE. — Nous les payons bien comme tels en tous cas.

M. BARQUI. — Je propose donc une chose : c'est qu'a-vec un quart des 24,000 francs que notre société a en caisse, nous fondions une bibliothèque où ces jeunes gens puissent...

(Toute l'assemblée est saisie d'un rire homérique.)

M. BARQUI. — J'avais même songé à mieux que cela.

(Les éclats de rire recommencent et on entend les mots : As-tu fini ?)

M. BARQUI. — A établir des cours du soir où chacun de nous professerait pendant un an et chacun son tour. (L'assemblée est saisie d'une hilarité si bruyante que le suisse croit qu'ils s'entretuent. Il rattache rapidement sa croix à son habit, et va chercher des soldats au poste de l'Hôtel-de-Ville.)

M. Emile PERRET. — Nous n'avons pas déjà assez de travail.

M. BARQUI. — Vas donc, grande asperge.

M. LOUVIER. — Il y a bien assez de St-Pierre.

M. BARQUI. — Qu'est-ce donc ce qu'ils apprennent à ton St-Pierre ?

(A l'arrivée des quatre hommes et du caporal, M. Barqui met son pince-nez sur les lunettes qu'il avait déjà sur le nez, jette un coup-d'œil dédaigneux à l'assemblée, offre une chope aux cinq défenseurs de la patrie, et sort en jouant une pantomime ultra-comique.)

M. DESJARDINS. — Est-ce que nous en avons des Ecoles ? ce qui ne m'empêche pas d'avoir fait de bien belles choses.

M. LE PRÉSIDENT. — Je crois qu'il est inutile d'aller aux voix. Là...

MM. FEUGA, BLOD, BERNARD, FRÉROT, etc. — Un instant.

M. LE PRÉSIDENT. — La séance est close.

MM. FEUGA ET AUTRES. — Ouf, — juste à temps...

M. BISSUEL. — Pour toucher notre jeton de présence.

Au Palais-St-Pierre, le juillet 186...

Pour extrait :

GNAFRON.

PETIT

DICTIONNAIRE DE ZOOLOGIE

C

Cabotin. Sapajou de l'ordre des Acteurs, — famille des Nomades, — tribu des Sifflés.

Les cabotins sont pommecuitivores et trognonophages ; aussi le public ne manque-t-il jamais de leur jeter, comme aux singes du Jardin-des-Plantes, pommes et trognons à discrétion.

On trouve dans le *Roman comique* de Scarron et dans le *Capitaine Fracasse* de Théophile Gauthier, la physiologie complète du cabotin.

Cagot. Voyez BIGOT.

Caméléon. Reptile politique de l'ordre des Gens-en-Place et des Journalistes, — famille des Ambitieux, — tribu des Tournavents.

Le caméléon change de couleur à volonté et emprunte celle des objets qui l'environnent : Républicain de la veille, — impérialiste du jour, — légitimiste du lendemain ; il possède une bouteille à encre, qui, non moins merveilleuse que la bouteille inépuisable des prestidigitateurs, lui verse tour à tour et au choix, de l'encre bleue, blanche, rouge ou tricolore. Toujours prêt à brûler ce qu'il adorait, et à adorer ce qu'il brûlait, le caméléon tient constamment dans sa main un encensoir à double fond, dont il se sert, à un moment donné, comme d'une fronde pour jeter à la tête de tout pouvoir qui chancelle, le pavé de l'ours, en attendant qu'il lui donne le coup de pied de l'âne.

L'empereur est mort, — vive le roi !

Canard. En latin *ana*. Palmipède à faux-nez, — de l'ordre des Faits-divers, — famille des Fausses-nouvelles, — tribu des *Bourdes* et des *Blagues*.

Les canards les plus renommés sont ceux que l'on trouve dans les marécages du Languedoc, et dans les colonnes de nos timbrés.

Chroniqueur. Calamifère androgyne de l'ordre des Gendeleitres, — famille des Journalistes, — tribu des Féconds.

Comme Pic de La Mirandole, tout bon chroniqueur doit être à même de dissenter : *de omni re scibili*, et surtout *de quibusdam aliis*.

Toujours à l'affût des Nouvelles du jour et des Faits du moment, ces braconniers de la presse sont armés d'une *canardière* à platine bien trempée, — et d'un porte-plume à aiguille qui tire... à la ligne, cinq fois plus vite qu'un porte-plume ordinaire. C'est de cette aiguille que proviennent, dit-on, les pointes et les traits piquants dont les chroniqueurs hérissent parfois leur copie.

DOUFFON

(A suivre.)

THÉÂTRE.

Messieurs, j'ai l'honneur de vous présenter un phénomène vivant comme la femme à barbe et le Platyrrhinque à crins.

Ce n'est pas cher pour le voir ou plutôt pour le lire, il n'en coûte que quinze centimes, trois sous, que vous déposez à la première échoppe de marchand de journaux.

Ce phénomène se nomme Ponnet (Adolphe), et fait le compte-rendu théâtral du *Courrier de Lyon*.

Jusqu'à ces temps derniers, le dit Ponnet (Adolphe) s'était contenté d'être l'écho fidèle du cabinet du Directeur, et il laissait couler l'éloge de sa plume, mais tout-à-coup Ponnet s'est révélé, Ponnet a voulu faire à sa tête, Ponnet a fait un effort et Ponnet a compris pourquoi M. Emile Augier avait interdit la *Contagion* sur les scènes de province.

Ponnet n'a pas expliqué comment il avait compris, mais il nous l'a dit et cela doit nous suffire.

Adolphe, Adolphe, tu vas te faire mal, prends garde.

Puis Ponnet appelle ses confrères *Chauvins locaux* par ce qu'eux n'ont pas compris ; Ponnet, tout le monde ne peut pas être de votre force.

Pauvre *Courrier de Lyon* ! il ne manquait plus que Ponnet pour l'achever.

On prétend que les acteurs de la *Contagion* n'ont pas été satisfaits de l'accueil qu'ils ont reçu.

Il faut avouer que ces messieurs sont bien un peu difficiles.

Outre le procédé de M. Augier que Ponnet seul a compris, il y a encore une chose qui montre le sang-gène des acteurs de Paris vis-à-vis des spectateurs de la province.

M. Augier avait établi un privilège pour M. Got, et les acteurs de l'Odéon qui avaient créé les rôles à Paris. Or, à part MM. Got, Berton et Porel, tous les autres rôles sont remplis, à Lyon, par des acteurs de moindre mérite que les créateurs, et qui pour la plupart n'appartiennent pas même au théâtre de l'Odéon.

Qu'on n'invoque donc pas la question d'art, c'est tout simplement une entreprise commerciale que M. Augier a tentée de compte à demi avec M. Got. Le spirituel académicien s'est fait fabricant de produits dramatiques et M. Got — voyage pour la partie —

FRÈRE JACQUES.

A VENDRE

BON FONDS D'ÉPICERIES

Littéraire, scientifique et artistique
Clientèle nombreuse. — Casuel assuré.

Aperçu des spécialités qui ont fait la renommée de cette vieille boutique :

Sels de toutes provenances et de toutes qualités.

Sel attique, sel gaulois, gros sel. — Qualité supérieure extra-fin, dite *Sel Guignol*.

Poivres pour assaisonner les pochades des petits théâtres, les récits des commis-voyageurs, etc., etc.

Moutarde montant avec aisance au nez le plus recalcitrant, à l'usage des journalistes, orateurs, réformateurs sans convictions, qui se battent inutilement les flancs pour se mettre en verve.

Vinaigres blanc — rouge — à l'usage des lundistes, salonniers, pamphlétaires et autres frélons littéraires qui ne peuvent écrire dix lignes sans mettre un filet de vinaigre. — Vinaigre des Quatre-Voleurs pour ceux qui trafiquent de la calomnie.

Pâtes de Gênes servant à l'alimentation des poètes en mansardes, peintres incompris, inventeurs méconnus, avocats sans cause, médecins sans malades et autres amateurs de professions donnant libéralement le moyen de mourir de faim.

Dates de toutes les ères pour historiographes, statisticiens, antiquaires, numismates.

Pierre-ponce pour les écrivains, artistes et compositeurs de la vieille roche qui pratiquent encore, pour leurs œuvres, le précepte de Bileau :

« Polissez-les sans cesse et les repolissez. »

Colle de poisson d'avril, colle forte, très-forte même. — Qualités spéciales, recherchées par les journalistes sérieux, les archéologues, les narrateurs de voyages, aventures, épisodes de chasses, les chroniqueurs en guerre qui sont sensés sur les lieux.

Éponges à l'usage de ceux qui désirent en passer sur quelques lâchetés, bassesses ou autres saletés, telles que changement intéressé d'opinion, éreintement d'un ami de la veille, glorification des succès de mauvais aloi, etc.

Ficelles de toutes grosseurs, neuves et vieilles, pour romanciers, dramaturges, diplomates, courriéristes. — Qualités extra, dites invisibles ; qualités grossières, dites d'Ennery ; ficelle Renan, ficelle Pierre Véron, etc.

CORRESPONDANCE

Musca Fouinarde. — Te voilà contente.

Jean Hernis... etc. — Qu'est-ce que t'as mon vieux, et que veux-tu ; si tu as envie de quelque chose, il faut le demander.

Fricotitudinos. — Nous ne pouvons sans en savoir plus long.

Balay. — Pas de place chez lui pour le moment, vous savez. — Votre prose vaut mieux que vos vers ; mais prenez garde à l'économie sociale ; merci de votre sympathie.

D. P. — Mauvais vers, bonnes idées.

Patichon. — Merci, passera.

Culsec. — Curieux ou curieuse, pourquoi me demandes-tu ça.

Cogne-Juste. — Il est fâcheux que l'article de cette semaine passe avant le vôtre ; serait-il encore temps dans quelques jours ?

P. et Ch. — L'adresse est bien un peu vague pour aller vérifier.

Claque-Fort. — Le comité de rédaction examine votre nouvel envoi.

Rince-Ecuille. — Il nous serait bien difficile de vous donner les dates exactes, ce ne sont guère du reste que des reproductions d'articles, accompagnées de réflexions gracieuses, mais courtes. — Nous chercherons et si nous trouvons, nous nous ferons un plaisir de vous les adresser.

Imbrbe. — Est-ce arrivé ?

L'ingénu. — Nous sommes honteux que vous ayez cru ce drôle un seul instant ; il a jamais été des nôtres et n'en sera jamais.

L'Aviron. — Nous aurions été charmés de vous faire plaisir ; mais généralement ces demandes sont signées d'un nom véritable, et non pas d'un pseudonyme.

Le Gérant, E. THOMAIN.